Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 42 (1934)
Heft: 2

Artikel: L'année de la misère (1816-1817) dans la région de Montreux
Autor: Henchoz, P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-32644

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'année de la misère (1816-1817)
dans la région de Montreux.

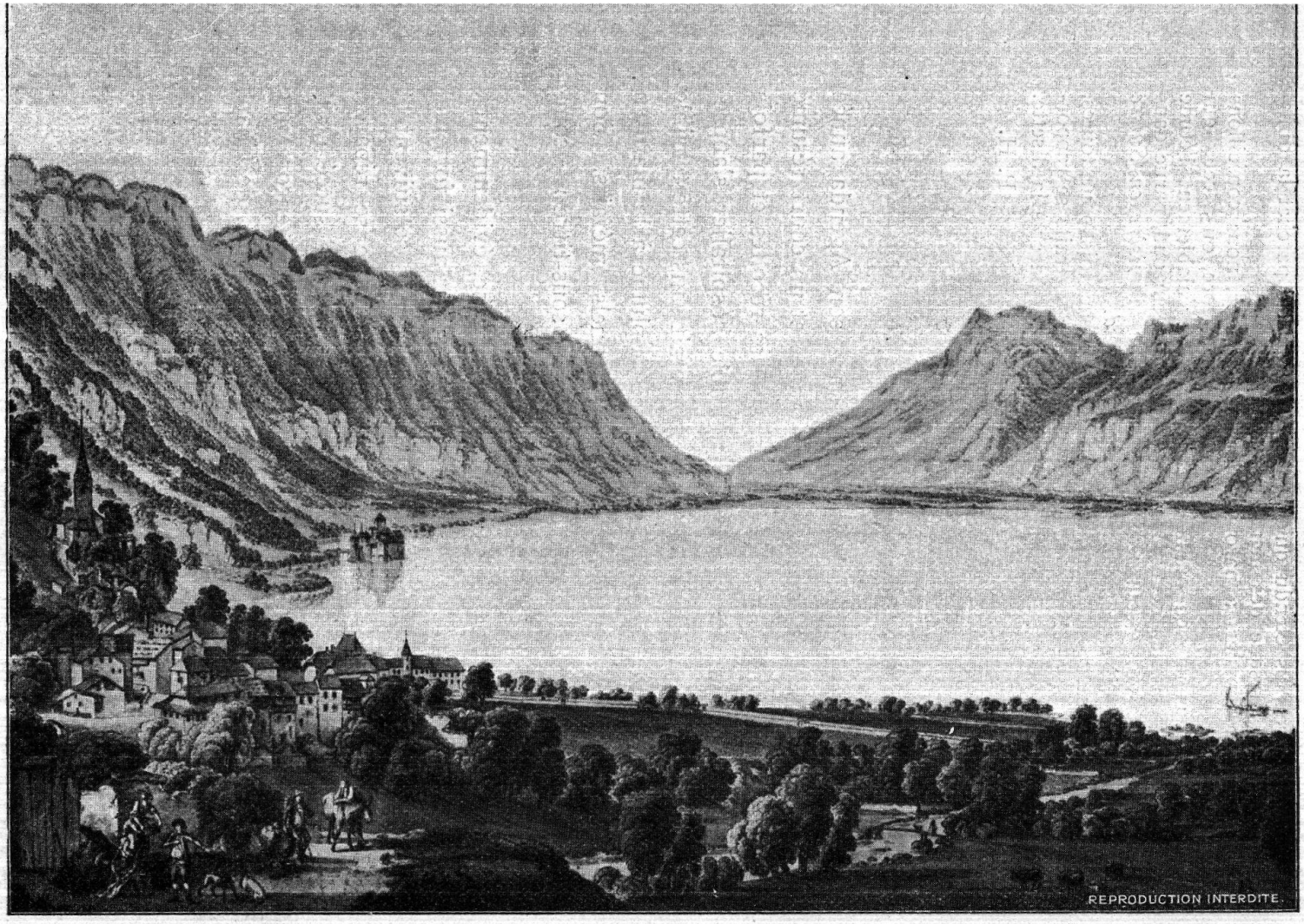
NOTES PRÉLIMINAIRES

L'*Agenda-Journal* dont nous avons tiré les extraits qui constituent le fond de cette étude a été trouvé, il y a six ans, dans les combles de la maison Moret aux Planches. Il nous a été gracieusement offert par la nouvelle propriétaire de cet immeuble, Madame Rossier-Aubort. Dès la première lecture nous avons pu nous assurer que cet agenda présentait un intérêt exceptionnel, précisément par les notes détaillées qu'il renferme sur la période allant de juillet 1816 à fin juin 1817, notes journalières qui remplissent 96 pages, petit in-quarto, de texte serré, mais avec belle marge à gauche.

Malheureusement, le premier feuillet ayant disparu, aucun nom ne nous permettait d'en déterminer l'auteur, que nous supposions être un *Vautier ;* ce ne fut qu'au cours de la lecture, et seulement vers la fin de l'agenda, que la qualification d'*hospitalier* que l'écrivain se donnait, incidemment, nous mit ainsi sur la bonne voie. Le reste n'était plus qu'un jeu. Et c'est ainsi que nous avons eu le vif plaisir d'identifier dans l'auteur de l'Agenda-journal un représentant d'une des plus anciennes familles de Montreux, celle des *Dufour,* qui a donné à ses deux communes de bourgeoisie, le Châtelard et les Planches, une belle lignée d'hommes publics, de notaires curiaux, de châtelains et de ministres, tout comme les Vautier.

Ce remarquable *Livre de raison* de 140 pages, outre l'almanach de Berne et Vevey qui est annexé à l'agenda, avait été écrit, de 1809 à 1817, par le fils de l'ancien secrétaire du consistoire de Montreux et du Conseil des Planches, tous deux portant le nom de *Jean-François.* En 1795-96, il avait fait un stage chez le conseiller Bergier à Lausanne ; puis, en 1803, il avait été appelé au poste de secrétaire de la nouvelle municipalité présidée par son oncle Gabriel Dufour. Quelques années plus tard, il remplace comme boursier son parent Louis Mayor, le grand-père de l'ambassadeur Mayor des Planches, puis devient lui-même conseiller municipal et recteur de l'hôpital à l'époque dont il est question dans cet article.

Son père étant mort en 1808, Jean-François prend la direction des affaires de la famille ; et c'est précisément alors qu'il commence son agenda, acheté chez Lœrtscher et fils à Vevey, pour y inscrire le tableau des brantées de vendange amenées au pressoir cette même année, soit 278, ce qui représentait au taux de la mesure de Lavaux usitée aussi à Montreux la « puissante goutte » de 6600 pots de Vaud, environ, avant la pressée. Et cela continue régulièrement jusqu'en 1816 où le total des brantées tombe à 80 pour un mas de



MONTREUX, PARTIE CENTRALE, EN 1807, par Lory, père.
Le Village des Planches, le vignoble du Trait et les deux rives de la Baye en aval du Pont de Montreux.

(Cliché obligeamment prêté par la Société des Hôteliers de Montreux.)

vigne encore plus étendu qu'en 1808 ; sur un seul parchet la diminution était presque des neuf dixièmes.

Avant de donner la parole à notre hospitalier, nous conseillons vivement à ceux qui ne la connaîtraient pas encore, ou à ceux qui l'auraient quelque peu oubliée, de reprendre préalablement l'étude générale et fort bien documentée de M. Marc Henrioud, parue dans cette revue en 1917 sous le titre : *L'année de la misère en Suisse et plus particulièrement dans le canton de Vaud.*

Cette référence de premier ordre, donnée une fois pour toutes, nous évite la peine d'annoter les passages de ces extraits se rapportant aux mesures prises par le gouvernement pour parer à la disette.

P. H.

Extraits commentés du « Journal » de l'Hospitalier Dufour[1].

Ayant pris l'habitude de noter dans son Agenda année après année le tableau de ses vendanges et un court résumé de ses observations sur le temps, sur les récoltes et parfois des événements extérieurs, l'honorable hospitalier s'apprêtait à faire de même en 1816. Il comptait sans cette terrible hôtesse qui allait lui mettre de force la plume à la main en permanence pour noter ses exceptionnels méfaits. Son « Journal de 1816 » porte, en effet, en sous-titre : « commencé en juillet 1816 ».

Dès le début, l'année s'annonçait mauvaise, évidemment ; mais on en avait vu tant d'autres qui avaient aussi fort mal commencé ! Et puis, n'est-ce pas, « les années se suivent et ne se ressemblent pas ». Tout pouvait encore se réparer. A un long hiver et à un printemps déplorable succéderait peut-être un bel été. Et les chants retentiraient encore une fois aux vendanges sur les coteaux de Perrevuit, de Chantamerloz et de Pallens, où l'hospitalier avait ses plus belles

[1] Cette communication fut présentée à la Société vaudoise d'Histoire et d'Archéologie dans sa séance du 9 novembre 1929 et l'assemblée exprima l'espoir de la voir paraître dans la *Revue historique vaudoise.* Nous déférons très volontiers à ce vœu, quoique cette étude d'un très grand intérêt ait paru d'abord dans un journal local. *(Note de la Rédaction.)*

vignes. Mais en juillet, il fallut bien déchanter. Le joran qui n'avait cessé de mener la sarabande atmosphérique depuis l'automne précédent, vient de ramener l'hiver jusqu'à Nermont, c'est-à-dire jusqu'à 1000 mètres. Les troupeaux doivent redescendre. Le 14 de ce mois on ne trouve encore point de raisins fleuris. Les prophéties sur la prochaine fin du monde courent de nouveau le pays. L'inquiétude devient générale. Le bon vigneron, qui a conservé toute sa robuste espérance, mais que les pluies persistantes retiennent au logis plus souvent que de raison, se décide à transformer son agenda en *journal,* et à ne point attendre les vendanges, qui s'annoncent exceptionnellement tardives, pour reprendre la plume.

En bon chroniqueur, notre écrivain commence par donner une relation succincte des faits antérieurs se rapportant à son sujet. Remontant des effets aux causes il signale que 1815 a été une « petite année ».

Novembre a été marqué par des pluyes presque continuelles. Les hautes montagnes ont commencé à se couvrir de neige.

Décembre. — Continuation de la pluye presque sans interruption. Les montagnes ont achevé de se couvrir de neige. La plaine en a de même été couverte ainsi que les vignes.

Janvier 1816. — Le jour du nouvel-an, demi-pied de neige sur ma terrasse — (Sous les Planches, l'endroit le plus abrité de Montreux, le lieu d'élection des figuiers et des grenadiers). — Ce mois a parfaitement ressemblé au précédent. Si un jour ou deux ont fait fondre la neige, elle a aussitôt été remplacée par de l'autre.

Février. — Continuation de la pluye et de la neige. Pendant tout le mois je n'ai compté que trois beaux jours,

malgré que cette année il en compte vingt-neuf. Les montagnes sont horriblement chargées de neige.

Mars. — 1re semaine, continuation du même tems.

2me semaine, idem ; on espère une bonne année parce que le tems s'est bien secoué.

3me semaine, pluye, neige, vent, et deux jours de beau. Les pauvres commencent à s'impatienter.

4me et dernière semaine, les deux premiers jours sont beaux ; les autres pluye et neige. Malgré cela les gens vaquent aux ouvrages de la campagne. Le prophète Adam Muller commence à faire parler de lui.

La première quinzaine d'avril fut « assez passable ». Les gens se livrent avec beaucoup d'ardeur aux travaux de la campagne. On a commencé à escalader les hautes montagnes ; on dit que c'est inouï les neiges qui y sont entassées.

3me semaine pluvieuse et plus froide. N'importe, les gens font toujours leurs ouvrages qui sont retardés.

On commence à craindre le retour de l'an 1809, à quoi on répond que c'est impossible parce que cette année-ci le temps s'est déchargé tout l'hyver et le commencement du printemps, au lieu qu'en 1809 il avait fait un hyver passable.

4me semaine à peu près de la même cathégorie. Depuis le premier décembre il n'y a pas eu une semaine en y comprenant celle-ci que Jaman [1] n'ait été bouché par les neiges. On craint pour les bâtiments des montagnes. Le prophète Adam Muller continue ses prédictions.

Sans être un esprit fort, et peut-être précisément à cause de cela, l'hospitalier n'a pas l'air de s'en préoccuper. En revanche, il note qu'il est bien content des progrès de son fils Rodolphe, en pension à Rivaz. Il n'attend donc pas encore la fin du monde.

[1] Le col de Jaman.

La première semaine de may est un peu plus belle que les précédentes. Les marchands commencent à se plaindre qu'ils ne trouvent point de vin. On dit que nous aurons un printemps tardif mais bon. En attendant il n'y a pas un bourgeon de vigne poussé. Le bled est monté subitement de 32 à 40 batz.

Vers la fin du mois, les mi-monts se découvrent de neige. Les armaillis ne parlent que de la disette du foin et les marchands de celle du vin.

Seconde semaine de juin, pluye perpétuelle, excepté le dimanche jour de Pentecôte. Remarque faite depuis longtemps qu'il n'y a eu cette année guère de beaux jours que le dimanche. On tremble qu'il ne pleuve le jour de St-Médard ; et il a plu et bien plu, les gens commencent à s'inquiéter. Prix du bled sur le marché de Vevey 50 batz le quarteron.

Au milieu de ces déluges, l'Abbaye des Echarpes Blanches commande hardiment le soleil de Montreux pour sa fête, et avec quel succès. Oyez plutôt : « Jeudy l'Abbaye des Echarpes Blanches, Abbé Monsieur le Juge Dubochet, beau jour sans nuage, de même que vendredy, samedy et dimanche. On bénit l'Abbaye, on dit que c'est elle qui a fait venir le beau temps. En effet jamais Abbaye n'a jusqu'à présent été plus belle ; les Chasseurs à cheval ont pour la première fois fait la parade à cheval, etc., etc. Les vignes poussent beaucoup de raisins. Les noix et en général tous les fruits promettent beaucoup, mais on n'a pas idée des cerises.

La neige a considérablement évacué les montagnes moyennes, mais dans les Hauts rien n'est parti. »

On s'était réjoui trop tôt, ou peut-être trop réjoui et ébaudi à la fête. Après quatre jours de sourires, et à peine le drapeau de la noble abbaye fut-il remisé chez le nouvel

abbé, le soleil de Montreux se recachait derrière le rideau prestement tiré par Jupiter Pluvius.

Quatrième semaine, l'Abbaye a perdu son crédit, car il a plu très froidement toute la semaine. La disette de foin est telle que les Communiers des Planches ont comme forcé la Municipalité de prendre jour pour alper aux Grezalley [1] sans herbe le samedy 22 juin, tandis qu'au Plan de Jaman il n'y avait pas un morcel de terre sans neige pour y planter une tête d'épingle.

Le mercredy, à trois heures de l'après-midy, on entendit le premier coup de tonnerre sur Châtel-Saint-Denis, c'est-à-dire de joran. J'étais à planter des chapons à la petite vigne de la Curaz, et vu le tems allarmant qu'il a fait jusqu'à présent, et que chaque année à peu près les quarres partent de là où il a fait les premiers tonnerres, je fus saisi d'un serrement de cœur, ainsi qu'un grand nombre d'autres personnes.

Prix du bled au marché de Vevey, 60 baches le quarteron.

Le lac et le Rhône sont monstrueusement gros, non par la fonte des neiges mais par les pluyes.

On a pu pénétrer par la Chaux à la Montagne d'Amont [2]. On ne s'y reconnaît pas, disent les voyageurs ; le vent et les avalanches ont jetté la neige par gros et immenses tas. Au milieu de nappes de la plus belle verdure sont des énormes blocs de neige de la taille du Châtelard ou de Chillon. Deux Cases sont encore cachées, on voit le bout de l'autre. — Et nous sommes au 30 juin.

Il y a une multitude de raisins et beaux, de même que d'autres fruits ; il ne manque que de la chaleur.

[1] Pâturages situés sous la Dent de Jaman, du côté des Avants.

[2] Pâturages situés entre la Dent de Jaman, les Rochers de Naye et la Dent de Hautaudon.

Par habitude de vigneron qui suit de près les fluctuations du marché, l'hospitalier termine sa chronique du mois de juin par cette notation laconique, mais fort expressive : « Prix du vin, *point :* il n'y en a *point.* » — Ne l'entendez-vous pas rire sous cape en posant sa plume ?... L'année est extraordinairement retardée, c'est entendu ; mais les vignes sont si belles et chargées de grappes en bouton. Le vin ne restera pas longtemps dans les caves.

Le premier juillet la neige est en Nermont [1], « cela s'est déjà eu vu ». Mais le joran tient, froid et prolongé. La municipalité donne l'ordre de redescendre le bétail des Grezalley ; les paysans de Glion et des Planches montés en masse se rassemblent en Conseil au Gros Chalet, et malgré l'ordonnance municipale, « malgré le joran, la pluye et la neige qui tombe par gros flocons », décident de rester à la montagne. Rassemblée d'urgence le lendemain matin, la Municipalité, « vu que le tems tourne au beau et que d'ailleurs les tapageurs sont plus à plaindre qu'à blâmer, connaît de patienter encore quelques jours, malgré qu'il n'y ait que des branches de sapin à manger ».

Du 4 au 6 on a fait quelque foin au bas ; mais le soleil ne peut pas donner sur les montagnes parce que d'énormes nuages restent attachés aux sommités.

Prix du bled 62 batz le quarteron ; on craint pour celui de cette année parce qu'il a trop plu.

Les prophètes actuels (vous sentez l'ironie) prédisent la fin du monde pour le 18 juillet courant ; j'ignore si leur prédiction s'accomplira, mais il est certain qu'elle trouve créance chez bien des personnes, surtout chez les femmes qui ont peur de mourir, peut-être aussi chez certaines consciences. C'est surtout dans le Pays d'Enhaut où cette pro-

[1] A 1070 m., un peu au-dessous des Grezalleys.

phétie a pris racine, beaucoup de personnes abandonnent leurs travaux.

Le 8 juillet, l'hospitalier note : On a fait beaucoup de mauvais foin. Point encore de raisins fleuris. Quand le soleil peut percer, c'est une chaleur excessive. La terre est si prodigieusement mouillée qu'il sort des fontaines [1] par tous les trous ; il passe des ruisseaux où il n'y en avait jamais eu. On ne peut pas faucher à la Plaine, il y a trop d'eau. Le quart de la montagne de Jaman est encore couvert de neige ; il y en a six pieds à l'entour du Gros chalet.

La crainte de la fin du monde augmente bien loin de diminuer ; c'est une portion du soleil qui doit se détacher de ce superbe Globe et venir brûler le monde. Suivant les nouvelles reçues, cette peur gagne toute l'Europe, et surtout la Belgique, où depuis quinze jours les églises sont remplies d'un peuple silencieux et morne. Dans quelques contrées de l'Allemagne le peuple abandonne les ouvrages de la campagne. Bien des gens ici n'ajoutent guère foi à cette prochaine fin du monde ; mais par contre ils désespèrent de ramasser la vendange. Les raisins commencent pourtant à fleurir à la fin de la semaine.

Nous sommes au 13 juillet. Du 14 au 17, c'est toujours « pluye froide et joran ; tout avance peu, c'est la nature qui force le tems ».

Sous date du *18 juillet,* soulignée : « Cette journée, qui devait être marquée par la plus épouvantable catastrophe ne l'a été que par le retour du beau tems, et certes il faut l'en remercier. Les esprits trop sensibles se sont ravisés ; ça été avec les deux suivantes les deux plus belles journées de l'année, aussi les gens ont-ils bien vite oublié l'embrasement du monde pour aller sagement faire les uns leurs foins, les autres la feuille. Le vieux foin est si plein d'eau

[1] Sources occasionnelles.

qu'il n'a été ramassé que le samedy. Vu que la nature force le tems, on a lieu de croire à la grande floraison des raisins. »

Hélas, ce fut comme à la fête des Echarpes Blanches ; après quatre jours de grand beau, le soleil se cacha de nouveau.

La dernière semaine de juillet est encore pluvieuse et froide. Les vers se mettent aux raisins. Les vaches ont quitté le Plan de Jaman.

Attendu qu'on a avis que le Pays de Bex est moissonné sans être ramassé, le bled s'est vendu à Vevey septante baches le quarteron. Le Gouvernement en a mis en vente, mais de la pauvre épeautre, dans tous les marchés du canton à raison de cinquante-six batz, dans le but de faire baisser le prix des grains, mais cela ne réussit pas, il paraît qu'il y a des accapareurs. On crie beaucoup après trois boulangers de Vevey. — *Cliau poison dè bolondzi faudrai lè boutâ routh'i din lao for !*

« Grande procession à St-Maurice, le mercredi 24 juillet pour solliciter et implorer le beau tems. C'est une Procession extraordinaire demandée par le peuple et accordée par le clergé. J'étais à Bex et je fus curieux d'aller voir cette respectable cérémonie. Imaginez toute la population, hors les enfants, d'environ quinze Paroisses arriver presque tous ensemble, les uns de lieux très éloignés et se rendre en procession solennelle dans l'église de l'Abbaye, et de là par la ville, et ensuite encore en procession chacun chez eux. Sa Majesté la Reine de Suède a honoré cette fête religieuse de sa présence et a été singulièrement édifiée par le nombre des fidèles présents, car il n'y avait pas moins de six mille officiants. L'Eternel a exaucé leurs vœux dans leur pays, car les jours suivants on put fener et moissonner dans le Vallais, à Bex, Ollon, Aigle, même à Roche, tandis

que dans notre pays, ce malheureux joran nous a amené des pluyes froides en abondance. »

Le lac commence à s'emparer du chemin de la Mouniaz dernier Villeneuve.

Le Creux de Novel et la Chaumagny présentent le même aspect qu'au commencement d'avril les autres années.

Et on est au premier août. Les Marais de Cerlier sont sous l'eau ; il y a aussi beaucoup de mal du côté d'Yverdon. Suivant les avis reçus le même tems se fait sentir sous toute la latitude, tandis qu'en Italie et au Languedoc on est sous une zone brûlante.

On peut pourtant parler du prix du vin en gros ; un particulier de Lutry en a vendu trois cents francs le char, soit-disant bon, peut-être moitié parfait Savoye. Mais enfin voilà un prix fait pour mettre à l'aise ceux qui ont encore quelques gouttes à vendre, et peut-être pour le 1816, *s'il se vendange* (souligné), car beaucoup de personnes en doutent. Le 10 août quantité de raisins sont encore en fleurs.

En général on remarque que le jardinage ne nourrit pas et qu'on y perd son beurre et sa farine ; c'est parce qu'il a trop plu. Le 12, ajoute l'hospitalier, les vaches iront « patrouiller parmi les glaciers de la Montagne d'Amont. »

Malgré l'intérêt très local du journal de l'hospitalier, je m'en voudrais de ne pas reproduire le récit qu'il donne d'une expédition à la Plaine à la recherche de flat. Chose assez curieuse, mais compréhensible puisque la Plaine était en grande partie sous l'eau, cette précieuse denrée manquait presque complètement ; il en fallait trouver à tout prix. Je laisse la parole à notre narrateur.

« Ainsi que les sept huitièmes de Montreux, Blonay, La Tour et Compagnie je manque complettement de litière, chose inouïe jusqu'à présent. *Cher* ou bon marché on en trouvait en tout tems à acheter à la Plaine ; mais à pré-

sent il n'y en a pas pour une obole, ni paille ni flat ; on n'en trouverait pas même pour sauver un malade. Cependant vendredy 9 août je tente l'aventure. Je vais jusqu'à Roche où je trouvai M. Louis Perret : rien. Nous descendons à Chessel ; l'eau nous retarde d'une heure et demie en nous faisant faire partout des zigzags. A Chessel point de litière. Nous allons voir le Rhône : il est affreux ; il semble que c'est un grand lac agité qui se déroule et veut s'aller précipiter. A Noville point de litière. En revenant je remarque à la Mouniaz que le chemin qui était encore passablement large quand je suis monté était très étroit et prêt d'être dans l'eau sur une longueur de vingt pieds. Mais Perret remarqua bien autre chose ; il avait planté en montant un fichon d'ozier où il avait marqué les pouces, et après vérification faite en revenant il se trouva que de six heures et demie le lac avait monté de trois pouces. Je ne sais pas si cela tient à l'idée, mais il nous semblait le voir monter ; du moins il coule assez d'eau près de Chessel pour le voir augmenter à vue d'œil. La Plaine est un vaste lac, Villeneuve une presqu'île.

Enfin je trouve du flat à Villeneuve ; le fameux Tardent m'en a vendu dix-huit bottes à trois baches et demi l'une, outre un pot de vin. Ce flat a été fauché, ramassé et peut-être volé au pied du mont d'Arvel dans le courant de la journée. Ce qui me le fait présumer volé c'est la promptitude avec laquelle les bottes ont été faites.

Le lendemain ma mère et ma femme prennent fantaisie d'aller voir le Rhône avec les trois enfants à qui je recommande de garder ce fait en mémoire. Excepté trente pas toute la Mouniaz est dans l'eau ; hommes et femmes tirent leurs bas et leurs souliers déjà vers le pont. »

La semaine suivante l'hospitalier s'en va en bateau jusque près de Rennaz, non pas en suivant le cours de l'Eau Froide

comme d'habitude, mais directement à travers les flachères, « dont on n'apercevait la présence, dit-il, que par le frisement des roseaux contre le fond du bateau ».

La première quinzaine de septembre, assez belle, redonne de l'espoir. La sève d'août est montée et sauvera peut-être la vigne. Le blé est à 80 batz, et l'on espérait le voir redescendre à 40 après la moisson ; mais on annonce que le blé nouveau n'est pas « de qualité ». Les noix tombent et se couvrent de beaucoup de petites taches. Quantité de pommes de terre de la Plaine sont pourries. Selon les apparences il y aura à peine du miel dans les bonnes ruches pour nourrir les mauvaises.

Le 14 septembre tout semble définitivement perdu. « La pluye et ce malheureux joran accompagné de neige sur les montagnes ont amené une telle froidure que cette seconde sève qui semblait devoir sauver les vignes est arrêtée. Bien des gens qui s'étaient complu à mettre leur espoir dans les vendanges sont tristes et consternés. Le syndic Vautier est à la tête des désespérants ; Pierre Vuichoud de la fontaine et moi des espérants. Il y a lieu de croire que si nous l'emportons la partie adverse ne nous en vaudra pas mal. »

Vers la même date. « Parmi les phénomènes de cette année on remarque :

1. Une excessive cherté au milieu d'une paix générale.

2. Les objets jadis les meilleurs marchés comme le bled, le pain, le vin, pommes de terre, etc., sont les plus chers, tandis que ceux qui les années précédentes étaient hors de prix comme caffé, sucre, épices, etc., en un mot toutes les denrées coloniales (au moment du blocus continental), sont à très bon compte. Le sucre qui se vendait quarante batz la livre se vend douze batz, le caffé de même, le reste dans la proportion.

3. Pendant toute l'année le tems a dérouté tous les connaisseurs, même les bateliers et même les baromètres.

4. Pendant toute l'année les sources souffrées (sulfureuses) se sont faites sentir de très loin, surtout celle du bas du Mont d'Arvel qui se fait sentir de près de Villeneuve. »

Un peu plus loin, l'hospitalier fait cette autre constatation, mais d'un intérêt tout à fait local. « Cette année on fait pour la troisième fois de ma souvenance renduire la flèche de l'Eglise. Ouvrage bien inutile par une pareille cherté de toutes choses ; mais il faut obéir à ces marguilliers qui croient toujours que cette flèche veut leur tomber dessus. »

Si les espoirs de pouvoir vendanger se réveillent de nouveau avec les trois belles semaines de la fin de septembre et du commencement d'octobre, il n'en est malheureusement pas de même de l'attente d'une baisse du prix du blé. Le nouveau se maintient dans les prix de 56 à 76 baches. Et le Journal dit à ce sujet : « Nous avons la certitude que la dernière prise en bled a certainement été peu de chose. Le Gouvernement, soit le Conseil d'Etat, par un mandement très touchant en date du 20 courant (septembre) en donne connaissance au public et en même tems invite toutes les municipalités, Hôpitaux et Bourses charitables, corporations et Bourses de Familles et tous les particuliers quelconques en tant que faire ils le pourront de souscrire aux fins de pouvoir acheter de bled dans l'Etranger. »

Une semaine après nous pouvons lire ceci : Le mandement du Conseil d'Etat pour des souscriptions a produit ici un bon effet. La Commune du Châtelard, malgré sa détresse a voté mille francs ; celle des Planches mille francs ; le charitable Hôpital mille francs. La commune de Veytaux, on n'en sait rien, mais elle a fait quelque chose. Beaucoup de particuliers aisés ont fait aussi de grosses souscriptions, comme M. le Juge Dubochet aussi pour mille francs, M. le

Ministre Dufour, mon oncle, cinq cents, et quelques particuliers aisés, dont je suis du nombre, deux cents francs, etc., etc.

Le Grand Conseil est convoqué extraordinairement pour cet objet. On parle d'un emprunt de huit cent mille francs. Suivant les avis reçus on fait la même chose dans le canton de Berne.

Le bétail s'est vendu un prix fou aux foires d'Ormont-dessus et du Sépey.

Le 13 octobre, notre chroniqueur note que le joran s'est remis en campagne et a arrêté le cours de la maturité du raisin ; c'est dommage, elle allait bien, il y a beaucoup de raisins sous les Planches, mais ils sont abominablement aigres. Personne ne parle de vendanger.

Et en guise de revanche de vigneron déçu, il ajoute que le bled vieux va toujours de 80 à 84 baches, et le jeune jusqu'à 70. « On voit par là que le Mandement du Gouvernement n'a pas fait une grande révolution sur les prix du bled et du pain que les boulangers débitent bien mesquinement. »

Il signale cependant que la Bourse publique de la ville de Vevey a souscrit pour 40,000 fr., celle de Lausanne 80,000, et celle de Morges 30,000 et ainsi de suite. Les particuliers excepté quelques entêtés ont aussi fait dans la proportion. Suivant les avis reçus, le bled que le Gouvernement se propose d'acheter sera tiré de Smyrne et de Tripoli.

Les pommes de terre donnent peu et ont mine de renchérir plutôt que de baisser. J'ai été député par la Municipalité pour aller à Aigle, Ollon, Bex, pour m'informer du prix à la sourdine, et de retenir toutes celles que je pourrais pour dix batz le quarteron. Je ne pus rien faire.

(Et il en donne les raisons.)

1. Les pommes de terre n'étant pas arrachées, l'on ne veut pas les vendre qu'on ne voie combien l'on en a.

2. On a peur de ne pas les estimer assez chères.

3. On craint pour les Ormonts qui n'en auront point, et qui pourraient cet hyver renouveler les scènes des Goths et des Vandales avec les Romains dans le moyen-âge (sic).

En ayant fait rapport à quelques-uns à mon retour, ils ont répondu qu'il fallait aller fuziller et détruire toute cette race d'Ormonans ! Le délégué ajoute narquoisement : « réponse digne de Montreux ».

Dans la pensée de la Municipalité ces pommes de terre étaient destinées à la semence du printemps suivant ; on craignait d'en manquer.

Le Grand Conseil assemblé extraordinairement a voté la somme de huit cent mille francs pour le bled. Les particuliers se montrent bien. La Paroisse de Montreux 19,765 L. La Ville de Lausanne, compris aussi les Bourgeois et les Bourses publiques 121,000 L. Vevey 70,000. Nyon 29,700. Yverdon 35,700. Orbe 11,600, etc.

Cependant tout ce beau patriotisme pourrait bien faire un schisme dans ce canton pour l'avenir. Les Pays de blé comme le Gros de Vaud, Moudon, etc., ont assez grains malgré la petite récolte et cependant ils ont souscrit généreusement en faveur des vignerons ; ils ne demandaient en retour que de baisser de moitié le droit d'entrée des vins et liqueurs venant de France et d'Italie. L'objet fut renvoyé à une Commission qui fut gagnée par les marchands de vin de Vevey. Les paysans qui avaient tant à faire chez eux y retournèrent (avant la fin de la session) ne prévoyant que la chose souffrît difficulté. La Commission fit son rapport et les vignerons mal à propos l'emportèrent.

De la part d'un vigneron ce jugement méritait d'être rap-

porté ici. Notre hospitalier conclut : « Aussi dans les Elections les paysans laisseront-ils dorénavant les vignerons, et ensuite vice-versa, ce qui ne manquera pas d'amener un malheureux schisme. »

Les historiens de la politique vaudoise pourront nous dire si cette crainte du vigneron Dufour s'est réalisée.

Le bétail qui s'était si fort vendu aux Ormonts s'est peu vendu à Château-d'Oex et autres foires.

François Abram De la Rottaz a vendu un char de vin au capitaine Danion Martin, aubergiste à l'Ours à Château-d'Oex, quatre cents francs, soit vingt-cinq louis.

Signalons encore cet écho de l'extérieur apporté par les gazettes :

« Les nouvelles d'Angleterre sont affligeantes ; le peuple se porte à des horreurs, il brise les ouvrages, métiers, établissements. La misère y est à son comble.

Chez nous on craint que bien des personnes qui ont souscrit pour du bled ne puissent tenir leur engagement quand il en sera tems.

On parle beaucoup de vendanger ; les uns le veulent prendre à présent, vaille que vaille ; d'autres plus prudents voudraient attendre pour continuer de le bonifier.

En attendant, les municipalités sont dans un grand embarras, d'autant plus grand que les Municipaux eux-mêmes sont divisés. La vente de la fameuse vendange de l'Hôpital est fixée au 31 octobre ; c'est elle qui généralement ouvre les bans. »

Au dire de l'hôpitalier lui-même elle ne fut pas gaie, quoiqu'elle ait été adjugée en grande partie au capitaine Visinand pour 15 fr. la brantée, prix qu'il juge fort haut, mais insuffisant en regard de la petite quantité. « Malheur, dit-il, pour le reste du pays si l'on se base sur ce prix. Les vignerons avec leurs maîtres pourront aller tout droit à

l'hôpital. Il est vrai que ceux qui achètent hazardent beaucoup pour de l'incertain. Quoiqu'il en soit cette vente de la Vendange du charitable Hôpital a été la plus triste vente depuis peut-être cent ans. Ainsi que le tems, les gens étaient tristes et mornes ; on n'entendait d'autres voix que celle de l'officier qui publiait. Il ne manquait que la neige et le joran pour faire de cette journée la plus sinistre et la plus mélancolique. »

— Hélas, ces deux mauvais génies de l'année de la misère n'allaient pas tarder à faire une nouvelle apparition. —

La première semaine de novembre fut belle, même chaude. On escomptait déjà un été de la Saint-Martin. Les bans furent fixés à Montreux au 8 et au 9. « En nul endroit excepté ici on ne parle de vendange, dit le Journal. Ceux de Vevey, de La Tour de Peilz et Villeneuve se moquent beaucoup de ceux de Montreux d'avoir mis les bans si tôt, mais surtout ceux de Villeneuve qui ont dès longtemps à se plaindre de Montreux. Ils disent qu'étant plus bas ils ne voient que la Lune, tandis que ceux de Montreux, plus élevés, voient le soleil. »

A propos de soleil notre chroniqueur rapporte que « suivant les Astronomes les grosses taches qui passent devant le soleil sont les débris de deux grands corps qui dans l'immensité se sont rencontrés et heurtés l'un contre l'autre. D'où les têtes crédules ont conclu véritable la prédiction de la fin du monde du 18 juillet excepté que c'était d'autres mondes que celui-ci. Ils vont jusqu'à soutenir que la catastrophe a eu lieu ce jour-là ; bientôt ils l'auront vu et entendu. »

Le Conseil d'Etat vient de publier un nouveau mandement par lequel il invite les Municipalités à former des comités pour recevoir les aumônes destinées aux pauvres, établir des soupes à la Rumford, etc., etc.

Montreux avait été bien inspiré de fixer ses bans sans tarder davantage. Les deux premiers jours furent beaux et chauds ; la vaudeyre tenait encore, et si tous avaient commencé le vendredi, la récolte était logée dans les meilleures conditions. Le dimanche il n'était pas question d'aller à la vigne ; le temps d'ailleurs avait déjà tourné.

Reprenons notre journal.

« Continuation des vendanges le lundy sous les auspices du joran et de la pluye ; sur le soir le tems s'est complètement tourné au froid. On tremble pour le gel, s'entend ceux qui ont à vendanger, et le nombre en est grand, d'abord à Montreux ceux qui n'ont pas pu finir, ensuite pour le reste du canton. »

Le lendemain. — « La prédiction s'est vérifiée : il a gelé sur les hauteurs où il y a bien du mal. A minuit le temps s'est couvert, des bourrasques se sont mises en train, il a neigé et blanchi le mardy jusqu'à midy. Tous ceux qui ont encore à vendanger s'épouvantent et craignent un gel tout à fait sérieux. En conséquence, Monsieur Dubochet, juge et ministre ; ministre Dufour ; hôpitalier qui rédige le présent journal ; Pierre Wichoud du Chêne et autres cherchent toutes les vendangeuses qu'ils peuvent avant un second gel, en quoi ils ont réussi, ayant tous fini aujourd'hui. »

A Villeneuve, La Tour et Vevey, les Municipalités n'ont pu être maîtresses de leur monde. A Vevey même on a donné champ libre au son de la caisse. Et comme il est tombé depuis la Baye de Clarens en là demi-pied de neige (tandis qu'à Montreux il n'y en a que deux doigts), ceux de La Tour et Vevey ont pris des luges sur lesquelles ils ont mis leurs bossettes, en sorte que toute la vendange a été rendue ainsi dans les pressoirs. »

C'était vraiment pitié et miséricorde de voir vendanger parmi la course (les rafales de neige), et les vendangeurs

n'ont jamais mieux gagné leur pain. Vendredy on jurait après les municipaux qui mettaient les bans trop tôt, et mardy on leur jurait encore après de ce qu'ils les avaient mis trop tard. »

En conclusion : « C'est certainement Montreux qui a choisi le bon moment pour vendanger, encore eût-il bien fait de commencer le jeudy : tout se serait caché le samedy, au lieu d'employer les malheureuses journées de lundy et mardy qu'on n'a fait que geler et grelotter. On l'aurait ramassée par le sec, le haut n'aurait pas gelé et notre vin aurait été supérieur à ceux de Vevey, Lavaux, La Côte et Compagnie qui ont été criblés du froid, et outre cela ont apporté dans les tynes avec la vendange pluye, neige, grésil et compagnie, ce qui n'a pas peu contribué à affaiblir le vin, déjà assez faible par la petite maturité. Ce qu'il y a de consolant pour Montreux, c'est qu'au moins les deux bons tiers ont été vendangés sans pluye. Ceux de Villeneuve n'ont pas pu réussir à voir le soleil, car ils ont eu leur bonne prise de bourrasques. On doute s'il s'y fera assez de vin pour servir la Maison de Ville. »

Nous avons déjà vu que l'hôpitalier Dufour avait la rancune tenace. Il se console aussi de sa demi-récolte en constatant que dans les hauts de Lavaux et de Blonay, en maint endroit on n'a trouvé qu'une demi-brantée par pose ; et Monsieur Grand d'Hauteville, avec ses 22 poses de vignes toutes bien cultivées et en très bon état, n'avait fait que deux setiers de moût de plus que lui.

Il ajoute : « A la Côte il a fait un tems horrible pour vendanger. »

Nous laisserons maintenant le vigneron surveiller en silence, manière de parler, la fermentation de son moût qu'il trouve beaucoup plus doux qu'il ne l'aurait cru ; et nous écouterons encore pendant quelques instants l'hospitalier, qui

ne risque pas de chômer jusqu'à la fin de l'année. Il a d'ailleurs « suspendu l'illumination de sa cave » *(sic)*, ses vases se mettant sérieusement en train de « bouillir ».

Le 25 novembre il préside à la distribution de 215 aunes de drap aux pauvres, « le meilleur drap, affirme-t-il, dont jamais les pauvres aient été servis ». Il constate à cette occasion une grande brêche à la Bourse de l'Hôpital ; à raison des tems malheureux on a presque doublé les prébendes, ajouté beaucoup de nouveaux pauvres et consacré beaucoup de charités d'extra ; ce qui, ajoute-t-il, n'est pas bien gracieux pour mon successeur l'hôpitalier futur à qui il manque 300 francs sur la vendange pour payer le régent. — Pauvre régent, ne faut-il pas qu'il sente aussi un peu l'année de la misère ?

« Il paraît un troisième mandement du Gouvernement enjoignant aux Municipalités de lui envoyer dans le plus bref délai un état des bleds, orges, pois secs, lentilles, fèves, farine gros bled, pommes de terre, bref tous les légumes farineux qui peuvent exister chez les particuliers. On ne sait à quoi attribuer cette mesure inquisitrice. Toutefois la Municipalité des Planches m'a député pour aller de maison en maison avec le syndic Vautier faire cette étrange besogne. Nous nous attendions à être rebouchés ; pas du tout, il semblait même que les gens s'y attendaient, et cette journée se serait passée à notre entière satisfaction si nous n'avions eu la douleur de voir que personne n'a de provision de bled que M. Dubochet, juge, et Dufour, ministre ; que les gens ont bientôt mangé toutes leurs pommes de terre.

Suivant les avis reçus officiellement il vient d'arriver à Yverdon une quantité de nouveaux grains acquis pour le compte du Gouvernement en Souabe. On a des bonnes nouvelles des côtes de la Méditerranée. S'ils eussent fait l'ac-

quisition pour leur compte, Messieurs Conseiller Laharpe et Syndic Briod auraient pu gagner trente mille francs sur l'emplette de bled qu'ils ont fait pour le canton à Gênes et à Livourne, et s'ils fussent partis un mois plus tôt, il en aurait coûté cent mille francs de moins. Ces bleds seront dirigés sur ce canton par le St-Bernard et le Simplon et non par la France, parce que l'on craint que la famine n'y cause un soulèvement, et les propriétés suisses n'y seraient pas plus respectées que les autres.

Les gens font difficilement le second payement de la souscription pour les bleds parce qu'ils n'en voient point arriver. Si nous avions notre argent, disent les uns, nous pourrions aller au marché ; c'est à quoi on s'était attendu. Mais on n'avait pas lieu de croire que d'autres diraient que c'était une ruse du Conseil d'Etat pour décamper avec leur argent. » *(sic)*.

En rentrant un soir de son étable, l'hospitalier Dufour, qui avait aussi un joli troupeau, note : « En général, le foin de cette année ne nourrit pas, n'engraisse pas, et ne donne que peu de lait ; et même le peu de lait qu'il donne produit peu de crème et de pressure (caillé), et encore le peu de crème donne-t-il dans la proportion peu de beurre. Le fromage nouveau ne nourrit pas non plus. »

Nous avons vu qu'il avait déjà fait auparavant cette constatation avec les légumes ; c'était l'hydropathie sur toute la ligne.

Avant de clore son journal de 1816, il note encore que dès le 10 décembre la neige s'est prodigieusement entassée sur les montagnes. Et le jour de l'entrée de l'hiver dans l'almanach, de grandes avalanches se sont détachées des sommets bordant la plaine du Rhône et celle de la Chaumagny est descendue jusqu'au lac, ce qui ne s'était jamais

vu à cette saison. « Grand et dernier phénomène de cette année. »

Il y aurait encore beaucoup à glaner dans le journal de l'hospitalier Dufour ; mais il est temps de conclure, et je ne saurais le faire mieux que lui-même au moment du passage d'une année à l'autre. « L'année 1816 dont je viens de finir le Journal a certainement été une des plus malheureuses que de vie d'homme on ait vu. Toutes les grosses neiges sont restées sur les montagnes ; il en est resté des masses énormes en Naye, à la Montagne d'Amont. Le Creux de Novel, la Chaumagny et toute la ligne vis-à-vis de nous jusqu'à la Val d'Illiez n'ont pu s'en nettoyer. Le joran n'a cessé de tenir depuis le mois de juin avec une constance dont on n'a pas vu d'exemple, et il faut le dire, sans les deux belles semaines de septembre l'on ne vendangeait pas, et l'on ne peut comprendre comment on a pu moissonner et fener. Il faut maintenant porter ses regards en avant et prier la divine et bonne Providence de bénir de ses bienfaits la prochaine année 1817 en les répandant tant sur les magistrats que sur le peuple, sur le pauvre que sur le riche, sur les enfants que sur les vieillards afin que le 31 décembre prochain on puisse entonner en chant de réjouissance cet hymne sacré du Saint Roi David qui fait la seconde pause du Psaume CXVI. Que vous rendrons-nous ô Eternel pour vos bienfaits. Nos mains prendront la coupe des louanges et nous bénirons votre Saint nom. »

Comme une réponse à cette prière un souffle d'espérance vint relever les fronts abattus à l'aube de la nouvelle année.

« L'année 1816 avait fini par le mauvais temps ; rien de plus triste que ce trente et un décembre. Outre la découverte que les chapons de vigne étaient presque tous péris, l'inquiétude politique que causaient les débats de la Chambre des députés en France, les troubles de l'Angle-

terre, l'inquiétude plus grande encore de savoir comment on passera l'hiver, tout cela ne contribua pas peu à nous rendre tristes et mélancoliques.

Aussitôt après minuit, le tems commença de s'éclaircir ; à quatre heures il était tout clair, la lune qui était pleine donnait dans tout son éclat. Les cloches saluèrent l'année au matin, et, il faut l'avouer, jamais je n'ai rien entendu de si beau et de si harmonieux. Montreux fini, Villeneuve commença, il semblait qu'on n'en était qu'à deux pas, ensuite Noville. Tout le monde était aux fenêtres, et on en augura bien pour la nouvelle année. »

Le journal de l'hospitalier Dufour s'arrêtant au 21 juin 1817, nous n'avons pas le plaisir de connaître sa conclusion pour cette année-là. Ayant remis sa charge à son successeur en droit, comme il dit, ses notes hebdomadaires présentent un intérêt plutôt local, à part la petite place qu'il accorde aux échos des événements extérieurs.

P. HENCHOZ.

Notes d'archéologie préhistorique sur la région d'Orbe.

Quatre mille ans avant l'ère chrétienne, antérieurement même, peut-être, notre pays, comme les contrées qui l'environnent, était habité et parcouru par des peuplades déjà nombreuses et d'origines diverses dont on a relevé les traces jusque dans les hautes vallées des Alpes et sur les sommets du Jura. Leur époque, qui appartient à la phase géologique actuelle et qui dura plusieurs millénaires, est nommée période néolithique ou âge de la pierre polie, par opposition à la période paléolithique ou âge de la pierre taillée.